bacco-Plain différa son départ pour jouir de ce spectacle. Ce qui me plaisait infiniment, c'était le sérieux des enfants, le vif intérêt qu'ils prenaient à ce jeu et le plaisir que les vieux grognards eux-mêmes y trouvaient.

Je souhaite de voir ces jeux et d'autres semblables s'acclimater parmi nos Kootenays comme dérivatifs aux jeux de hasard et particulièrement au jeu de cartes. Le Kootenay adonné au jeu jouera tout, jusqu'à sa chemise, et, après avoir tout perdu, il se jouera lui-même, s'engageant à servir comme esclave un temps déterminé. Il n'est ni voleur ni ivrogne, mais s'il devient joueur, il perdra bien vite toutes ses bonnes qualités.

Veuillez agréer, etc.

(*A suivre.*) L. Fouquet, o. m. i.

LETTRE DU R. P. MORICE AU R. P. TATIN.

Mission Saint-Joseph du lac William, le 5 septembre 1883.

Mon révérend et bien-aimé Père Tatin,

Comme vous le voyez par l'en-tête de cette lettre, je ne suis plus à Sainte-Marie ; j'ai quitté les bords du Fraser pour venir dresser ma tente dans la charmante vallée du lac William. Il y a déjà plus d'un an que, à la suite de la visite canonique faite dans notre vicariat par le R. P. Martinet, je reçus mon obédience pour cette Mission. Au mois de janvier dernier, après quelque temps de préparation à la vie de Missionnaire, Mgr d'Herbomez, notre bien-aimé Vicaire apostolique, voulut bien mettre le comble à mes vœux en m'assignant la Mission des Tchilkotines comme ma part de travail dans la vigne du bon Maître. En me chargeant de ces sauvages, Sa Gran-

deur m'exhortait à m'armer de patience et de bonne volonté. La suite vous fera voir que cette recommandation n'était pas inutile.

On parle volontiers de ceux qu'on aime ; et comme les sauvages que le bon Dieu m'a confiés me sont chers à plus d'un titre, je voudrais vous en parler un peu aujourd'hui. Si donc vous me le permettez, mon bien-aimé Père, j'essayerai de vous dire ce que sont les Tchilkotines, et ce qu'il m'a été donné de faire pour eux depuis que j'en suis chargé.

Les Tchilkotines (*nkî tœne*, les hommes d'ici-bas, ou simplement *Tœne*, les hommes) forment, à l'ouest des montagnes Rocheuses, la branche la plus méridionale de la grande famille de Peaux-Rouges à laquelle nos Missionnaires du Nord-Ouest ont donné le nom collectif de *Déné-Dindjié*. Leur langue accuse à tel point une communauté d'origine avec elle, que l'homme le moins versé dans les études ethnographiques et philologiques ne saurait s'y méprendre un instant. Ces sauvages doivent leur nom distinctif à la rivière Tchilko, appelée par les blancs Tchilkotine, dont ils peuplent la vallée. Cette rivière prend sa source par le 33e degré de latitude Nord et, entre le 124e degré et le 125e degré de longitude Ouest, descend vers le sud-est pendant une centaine de milles, fait une courbe à l'est et va, presque en ligne droite, se jeter dans le Fraser après un cours d'environ 300 milles. Mais le territoire des Tchilkotines est loin d'être resserré par les limites étroites de la vallée. Comme ils sont encore nomades pour la plupart, on peut regarder comme leurs terres de chasse et de pêche les immenses forêts ou plateaux-prairies qui s'étendent entre le 31e degré et le 32° 30′ de latitude Nord. A l'est et à l'ouest, leur pays est bordé respectivement par le Fraser et la chaîne des Cascades.

C'est dans cette immense étendue de terres que se meut la petite poignée de sauvages qu'on appelle les Tchilkotines. Très nombreux autrefois, mais décimés par des guerres continuelles avec des tribus étrangères et surtout par la petite vérole à l'arrivée des blancs, les Tchilkotines proprement dits ne sont guère aujourd'hui au-delà de cinq cents. Ils sont divisés en cinq bandes, ayant chacune un chef à sa tête. Si à ces bandes vous ajoutez deux autres camps situés au-delà du 53e degré et dont la population est composée de Tchilkotines et de Porteurs, vous aurez une idée assez exacte de l'étendue de ma paroisse.

Par impossibilité de suffire à tout, nous n'avions pas encore pu nous occuper spécialement de ces sauvages. Aussi, tandis que partout ailleurs où le prêtre a pénétré, presque tous les sauvages sont chrétiens et passablement instruits, il n'y a encore de baptisés, chez les Tchilkotines, que ceux qui l'ont été dans leur enfance ou à l'article de la mort, et leur ignorance des vérités de la foi est telle qu'elle justifie pleinement ce que m'écrivait Mgr D'HERBOMEZ en me les confiant : « C'est une Mission nouvelle. »

En outre, ils ont toujours joui et jouissent encore parmi les sauvages et les blancs d'un nom assez peu enviable, et il faut avouer que leurs précédents sont loin d'être édifiants. Je ne voudrais pas médire de mes gens ; mais puisque j'ai promis de vous les faire connaître, je ne puis tenir ma promesse sans entrer dans quelques détails au sujet de quelques-uns de leurs faits d'armes.

Les Porteurs se souviennent encore d'un de leurs camps dont les habitants furent tous massacrés en une nuit par les Tchilkotines.

En 1863, alors que les mines d'or du Caribou attiraient tant d'étrangers dans la colonie, un parti de blancs ou-

vrait un *trail* ou sentier entre la mer (*bute-inlet*) et le fort Alexandre. Les Tchilkotines, pensant que ces blancs venaient s'emparer de leur pays (d'autres disent pour se venger des libertés qu'ils se permettaient avec leurs femmes), fondirent sur eux et, de vingt-quatre hommes dont se composait la bande, ils en massacrèrent vingt et un. Le gouvernement de la Colonie fut obligé d'organiser contre les meurtriers une expédition militaire très dispendieuse, et, après de longues recherches et du sang répandu des deux côtés, il parvint à s'emparer des principaux instigateurs du massacre et les livra à la justice qui les fit pendre dans leur propre pays pour servir d'exemple.

Il y a une douzaine d'années, un Irlandais qui s'était établi sur une de leurs terres dut céder à leurs menaces de mort, et abandonner le fruit de ses sueurs pour venir se fixer où il est maintenant, dans une éclaircie de la forêt défrichée autrefois par M. Dewdney, le gouverneur actuel de Manitoba.

Mais je n'ai pas besoin de remonter si haut pour trouver dans leurs annales des preuves non équivoques de leur esprit d'indépendance et d'insubordination. Quelques jours seulement après la première visite que je leur fis au mois d'avril dernier, deux sauvages, se trouvant un soir à l'embouchure de la rivière Tchilkotine, entrèrent dans une cabane de chétive apparence où vivaient deux Chinois. Après avoir mangé de ce qui leur fut offert de bonne grâce, comme les Chinois, à cause de l'exiguïté de leur logis, refusaient de les héberger pendant la nuit, mes Tchilkotines se saisirent de leurs fusils, et, sans plus de façon, envoyèrent à leurs hôtes deux balles qui les étendirent morts à leurs pieds. Puis, non contents de cet exploit, ils parcoururent le pays, volant et pillant chez les blancs ce qui put leur tomber sous la main. On dit même qu'ils avaient, de concert avec quelques autres individus

de la tribu, formé le projet d'égorger tous les blancs dans la même nuit, ce qui certes ne leur eût pas été difficile. Mais ceux-ci, émus du danger qui les menaçait, s'improvisèrent soldats, et avant même l'arrivée de la police purent, avec l'aide de quelques sauvages mieux disposés, s'emparer par surprise de l'un des meurtriers ; il fallut presque deux mois de courses et de recherches à une vingtaine d'hommes armés avant de pouvoir mettre la main sur le second. On les amena à Clinton pour les juger, et comme on faisait subir à l'un d'eux l'interrogatoire usité en pareil cas : « Pourquoi tant de questions? s'écria Taratsiltinat impatienté ; je vous l'ai dit et vous le répète : c'est moi qui ai tué ce Chinois. Mon père est mort par la corde, par la corde je veux mourir. » Il était le fils de l'un des principaux auteurs du massacre de 1863.

Pendant ce temps, les frères des prisonniers, sans doute pour perpétuer des traditions de famille, méritaient, par leurs déprédations auprès des blancs, de se faire arrêter à leur tour. De plus, au cours de son interrogatoire, l'un des deux meurtriers révéla le nom d'un autre Tchilkotine qui, en 1880, tua un blanc, avec sa femme et ses deux enfants, et brûla ensuite tout ce qu'ils possédaient.

Vous le voyez, mon révérend Père, mes sauvages ne sont pas encore des saints, et, comme Monseigneur me le faisait pressentir, il me faudra beaucoup de patience et de bonne volonté pour en faire de bons chrétiens. Ce serait aller trop loin cependant que de leur appliquer l'axiome : *Ab uno disce omnes ;* il y aurait injustice à les croire tous voleurs ou assassins, et le bon Dieu, j'en suis certain, aura ses élus parmi eux comme partout ailleurs.

Mon premier soin, lorsque je fus chargé de ces sauvages, fut de me mettre à l'étude de leur langue. De

grandes difficultés m'attendaient dans cette étude; mais aussi, je l'espère, les résultats compenseront pleinement les peines que je me serai données pour les vaincre. Ce n'est certes pas chose facile que de pénétrer dans les secrets d'une langue inconnue, dont le génie diffère autant du français que le français du chinois, sans grammaire ni dictionnaire d'aucune sorte, pour en découvrir et confier à la mémoire non seulement les mots, mais les règles grammaticales et les idiotismes qui lui sont propres. Cette tâche m'a été facilitée jusqu'ici par le concours d'une vieille femme Tchilkotine assez intelligente qui s'est établie près de la Mission. Avec elle, j'ai pu traduire le catéchisme, quelques prieres et quelques chants. Je suis encore loin de posséder cette langue suffisamment pour pouvoir la parler; mais je ne me décourage pas, et, s'il plaît à Dieu, j'espère bien être en état, l'année prochaine, de donner à mes gens quelques petites instructions sans interprète.

Le tchilkotine est une langue très belle, mais excessivement difficile, non pas comme le shoushouape, à cause de sa prononciation (bien qu'elle renferme plusieurs sons qui, à une oreille française, ne paraissent pas mal étranges); mais à cause de son génie, de son mécanisme, et surtout à cause du nombre et de la variété de ses conjugaisons. Car il faut vous dire, mon révérend Pere, que, dans cette bienheureuse langue, non seulement les verbes, mais les adjectifs et même plusieurs prépositions, ou plutôt *post*-positions, se conjuguent. De plus, presque chaque verbe a sa conjugaison particulière, laquelle change complètement selon que vous affirmez ou que vous niez, que vous parlez à un seul individu ou à plusieurs, que le verbe a pour complément un pronom personnel ou un nom de chose, qu'il est réfléchi, actif ou passif, etc. Ce n'est pas tout; vous ne saurez qu'im-

parfaitement cette langue si vous n'en savez pas la musique. Car, à l'instar des Napolitains, les Tchilkotines ont une manière de parler qui est un véritable chant. Il m'est arrivé plus d'une fois de leur demander quelque chose, de leur faire certaines questions en très bon tchilkotine sans parvenir à être compris. S'il y avait alors parmi mes auditeurs un individu plus intelligent que les autres, il devinait ma pensée, répétait ma phrase exactement dans les mêmes termes, mais en l'accentuant d'une manière toute différente, en la chantant, pour ainsi dire, sur un air tchilkotine.

Je crois maintenant vous en avoir assez dit, mon bien cher Père Tatin, pour vous faire connaître un peu mes sauvages et leur langue. J'aurais pu entrer dans de longs détails sur leur caractère et leurs mœurs; mais, outre que je ne veux avancer que ce dont je suis certain, je n'oublie pas que je fais une lettre et non une étude ethnographique.

J'ai dit plus haut que ces sauvages ont été forcément privés de la visite régulière des Missionnaires du lac William. La cause principale de ceci est moins la distance qui les sépare de la Mission que le Fraser qui, à certaines époques, est pour le Missionnaire comme un barrière infranchissable. Vous savez que ce fleuve, à partir de Yale, est un véritable torrent, d'une rapidité extrême. Pour le traverser, hommes et bagages doivent se confier à un léger canot, tandis que le cheval suit à la nage comme il peut. Cette opération, toujours plus ou moins dangereuse, n'est pourtant pas de nature à arrêter le Missionnaire. Mais comme, en raison de la nature montagneuse du pays et des énormes couches de neige qui s'y amoncellent au nord, le fleuve est sujet à des crues fréquentes et très considérables, il arrive souvent que le canot que l'on croyait bien amarré est em-

porté par le courant, et alors impossible de traverser. C'est cette considération, jointe à plusieurs autres, qui a porté Mgr d'Herbomez à permettre au Missionnaire des Tchilkotines d'aller passer quelque temps chez eux pour les amener à bâtir une église (ils n'en ont pas encore une seule) et une maison pour le prêtre, laquelle pourra, dans un avenir plus ou moins prochain, devenir une résidence permanente.

A cet effet, je me rendis chez eux au printemps dernier, en compagnie du R. P. Guertin, leur ancien Missionnaire, et ensemble nous choisîmes, pour l'église et la maison, l'emplacement qui nous parut le plus favorable. J'espère, mon révérend Père, que vous voudrez bien me faire grâce des détails de ce premier voyage : c'est déjà de l'histoire ancienne et je n'aime guère à revenir sur un passé lointain. Dans cette visite, je leur déterminai le jour où ils auraient à venir me chercher, et leur promis que le R. P. Blanchet, qui est passé maître dans l'art de construire des églises pour les sauvages, viendrait diriger leurs travaux.

Au jour fixé, deux chefs, avec deux de leurs gens, arrivaient à la Mission. Ils m'avaient promis de faire préparer les matériaux nécessaires pour la construction de l'église et de la maison ; mais, entre ma première visite et l'époque où ils vinrent nous chercher, le meurtre des deux Chinois et les troubles qui s'ensuivirent étaient intervenus. L'échauffement des esprits avait fait oublier l'église et les promesses faites au prêtre. Il semble même que leur empressement à venir nous chercher provenait moins de leur zèle pour la religion que de motifs politiques.

En effet, à leur arrivée à la Mission, ils n'eurent rien de plus pressé que de me parler des troubles qui affligeaient leur pays. Ils me dirent combien ils avaient le

cœur malade de ce que les blancs venaient arrêter leurs gens pour les emmener au loin dans la *maison forte* (la prison). Puis le grand chef Anarém m'apprit qu'un grand nombre des siens s'étaient enfuis dans la forêt de peur d'avoir à subir le même sort, et, pour mettre un terme à l'incertitude qui pesait sur eux, il me demanda d'écrire... à qui? A la reine, tout simplement. Le brave homme avait appris que les blancs de ce pays étaient gouvernés par un être quelconque, homme ou femme, qu'on appelait *Queen* (reine), et il s'imaginait sans doute qu'elle s'empresserait de m'accorder tout ce que je lui demanderais. N'ayant pas de mon influence auprès de Sa Majesté une aussi haute idée que le chef des Tchilkotines, je me contentai de lui promettre d'écrire au docteur Powell, le superintendant général des sauvages, si, après un mûr examen, je voyais que sa cause était juste.

Maintenant, mon bien-aimé Père, si ce n'est pas indiscrétion de ma part, je vous inviterai à quitter pour un moment Inchicore et les rives brumeuses de la verte Erin. Si vous le voulez, nous referons ensemble le voyage que je viens de faire chez mes sauvages.

Nous sommes au lundi 2 juillet, jour de bon augure : c'est la fête de la Visitation de notre bonne Mère et l'anniversaire de mon ordination. Il est déjà neuf heures du matin, il est temps de partir. Nous descendons d'abord la vallée de la Mission, longeons le lac William d'une extrémité à l'autre, et bientôt nous nous trouvons à quelque 4 ou 5 milles du Fraser. S'il y avait un canot sur le rivage, nous pourrions le traverser tout à l'heure; mais le courant a emporté celui qui s'y trouvait il y a deux mois. Pour pouvoir traverser, il nous faut remonter jusqu'à Soda-Creek et allonger ainsi notre route d'une soixantaine de milles. Inutile cependant de perdre notre

temps en regrets superflus. Contre mauvaise fortune, bon cœur ! Voici la montagne, en avant ! Nous avons, en la gravissant, un avant-goût des nombreuses ascensions que nous aurons à faire pendant le reste du voyage. Nos chevaux font voler la poussière, soufflent avec effort et semblent demander grâce.

Enfin, nous voilà sur le sommet. Maintenant, à part quelques ravins qu'il nous faudra franchir, nous aurons un assez bon chemin. Nous pénétrons dans la forêt. Elle est tapissée de fleurs, de baies sauvages et de fraises odoriférantes qui semblent nous inviter à faire halte quelques instants. Bref, le trajet serait très agréable, n'étaient les branches d'arbres qui nous caressent plus souvent que nous ne le voudrions, et surtout, pour ceux qui ne sont pas en tête de la caravane, les nuages de poussière que font voler les chevaux et dont il leur faut, bon gré, mal gré, avaler une bonne partie. D'un autre côté, le bon P. Blanchet ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a perdu l'habitude du cheval, et lorsque, le soir, nous arrivons à Soda-Creek, il se plaint de la fatigue. Le lendemain et pendant tout le reste du voyage, il est obligé, pour ne pas aggraver son état, d'aller à pied une bonne partie du chemin. Je ne saurais certainement trop le remercier d'avoir bien voulu, malgré son âge, se soumettre à toutes ces incommodités pour m'aider, moi et mes sauvages, en suppléant à notre inexpérience.

A Soda-Creek, nous sommes hébergés par M. P. Dunlevi, dont la femme est une excellente catholique. Le lendemain matin, nous traversons le Fraser après en avoir remonté le rivage près d'un demi-mille, sans l'ombre de sentier, au milieu des épines et des broussailles qui couvrent le flanc de la montagne. Néanmoins, cette opération n'est pas toujours aussi facile. Lorsque je traversai le fleuve au même endroit, au mois d'avril der-

nier, les banquises qui le bordaient formaient de chaque côté comme un rempart de glace d'une douzaine de pieds d'épaisseur, franchissable seulement par une brèche qu'on y avait pratiquée, et les glaçons que le courant charriait en grand nombre menaçaient à chaque instant de faire chavirer notre frêle embarcation.

En gravissant la montagne qui forme l'autre rive du Fraser, l'un de nos compagnons aperçoit dans la forêt un ours et deux moutons et regrette vivement de n'avoir pris ni fusil ni munitions. Nous sommes maintenant au territoire tchilkotine. Ici, je me sépare du R. P. Blanchet, qui, à cause de son état de fatigue, ne nous suivra que de loin et fera le reste du voyage à petites journées. Nous traversons une vaste forêt de conifères et de peupliers trembles, puis nous entrons dans d'immenses prairies naturelles que nous franchissons bride abattue. Le lendemain, nous arrivons au village où la bande des Tchilkotines les plus civilisés a établi ses quartiers d'hiver. C'est la bande de *Tuzi* (la bouche d'eau). Ce commencement de bâtisse en troncs d'arbres, carré comme un dé à jouer, est leur future église. Vous le voyez, les mains qui l'ont élevé ne se sont guère préoccupées des règles de l'architecture.

Mais où sont les sauvages? Leurs maisons en troncs d'arbres, au toit recouvert de terre, sont désertes. Remontez, durant un mille, le ruisseau que vous voyez à droite, et là vous les trouverez sous la tente, jouissant des douceurs de la vie de campement. Nous ne leur faisons qu'une courte visite, car nous devons les revoir à notre retour. Après avoir distribué quelques médecines avec quelques bons conseils, nous repartons.

Depuis hier, nous avons quitté la forêt. Désormais nous traversons de hauts plateaux couverts de *bunch grass* (gazon en touffes), par des chemins qui seraient détes-

tables en France, mais qui passent ici pour excellents. Après avoir chevauché un peu plus d'une demi-journée, nous apercevons tout à coup une vallée profonde, arrosée par un cours d'eau qui, des hauteurs où nous sommes, nous apparaît comme un filet d'argent. C'est la rivière Tchilkotine et sa vallée. Elle est là, à nos pieds, à 1700 pieds de profondeur, et il ne nous faudra pas moins d'une heure pour l'atteindre. Comme le Fraser, elle est très rapide et encaissée très souvent de hautes montagnes qui, en maint endroit, forment un véritable rempart à pente presque perpendiculaire.

Une fois dans la vallée, il nous faut subir les ardeurs d'une chaleur sénégalienne, chaleur telle, qu'à mon retour à la Mission, après une absence de moins de six semaines, j'avais le teint basané comme un Turc. A mesure que nous approchons de l'endroit choisi pour l'emplacement de la future Mission, la vallée s'élargit, les montagnes s'écartent pour faire place à des forêts de pins et à des prairies qui seraient assez belles si elles étaient plus fraîches. Mais pourquoi ces colonnes de fumée qui obscurcissent l'horizon et ces feux qui dévorent des forêts entières? Demandez-le aux sauvages qui les ont allumés, et ils vous répondront que cette fumée leur épargne la peine de courir au loin pour retrouver leurs chevaux. « Sans elle, vous disent-ils, nos chevaux, tourmentés par les maringouins, s'enfuient dans les bois, croyant échapper à leurs poursuites; avec elle, ils restent près de nous, sachant bien que, dans la fumée, ils sont à l'abri de leurs atteintes. » C'est ingénieux, mais pas très économique.

Samedi soir, après quelques allées et venues dans la vallée pour voir une malade et baptiser un nouveau-né, qui mourut le lendemain, nous arrivons à l'emplacement de la future Mission.

Sur la rive gauche de la Tchilkotine, le regard s'étend

sur une plaine magnifique, unie comme un lac congelé, arrosée par le Tlâtènko (rivière qui chemine dans l'herbe), joli ruisseau à l'eau limpide qui descend de la montagne, et, après quelques méandres dans la prairie, va se jeter dans la rivière. A environ 1 mille et demi de la Tchilkotine, la plaine se relève soudain, pour former, à une quarantaine de pieds au-dessus de son niveau, un plateau d'un demi-mille de large sur 1 mille de long, accolé à une montagne escarpée qui forme le fond du paysage. C'est sur ce plateau que les sauvages d'Anarèm ont planté leurs tentes ; c'est là que j'aurai ma maison et que le Souverain Maître du ciel et de la terre aura sa première résidence parmi les Tchilkotines. Avec l'autorisation de Mgr notre Vicaire apostolique, cette église sera dédiée sous le vocable du Sacré Cœur de Jésus, qu'on m'a appris à connaître et à aimer au scolasticat d'Autun. Daigne ce divin Cœur prendre sous sa protection sauvages et Missionnaire, et accorder, aux uns le courage et la force d'âme qui leur feront briser avec leurs mauvaises habitudes pour bientôt devenir ses enfants, et à l'autre le zèle apostolique et les grâces qui lui sont nécessaires pour exercer dignement son ministère parmi eux !

J'ai oublié de vous dire qu'au camp de Tuzi j'avais rencontré le chef des sauvages du lac Tleuzkenz. Se trouvant à Quesnelle quelque temps auparavant pour faire la traite de ses fourrures, il avait appris du R. P. Guertin que je devais aller bientôt donner la mission aux Tchilkotines, et il était venu avec deux jeunes gens pour m'emmener chez lui. Il m'apprit que, depuis près de deux mois, les sauvages d'un camp situé à trois journées de marche du lac Tleuzkenz m'attendaient à son camp. Ces sauvages n'avaient pas encore vu de prêtre, et il craignait beaucoup que le manque de vivres ne les con-

traignît à retourner dans leur pays, si je ne me pressais d'aller les voir. De plus, il m'avait lui-même attendu longtemps chez les Tchilkotines, et il avait hâte de voir un de ses enfants qu'il avait laissé en danger de mort. Mû par ces considérations, je me décidai à laisser le R. P. Blanchet avec les sauvages d'Anarèm pour commencer leur église, tandis que j'irais moi-même là où le devoir semblait m'appeler.

C'est pourquoi, le lundi 9 juillet, après un jour et demi de repos, je me mettais de nouveau en route. J'avoue que cette partie du voyage me parut longue et bien fatigante. Quatre longs jours durant, nous chevauchâmes dans une forêt de pins droits comme des aiguilles, entremêlés de distance en distance de bouquets de trembles : forêt sans chants, sans fleurs et sans fruits. De quelque côté que vos regards s'étendent, ils ne se reposent que sur l'éternelle verdure de milliers de conifères. Çà et là, une petite montagne se détache du sein de la forêt comme une île émerge des profondeurs de l'Océan; mais elle est invariablement revêtue des immanquables pins. Je ne vous dirai pas le nombre des révérences à droite et à gauche qu'il me fallait faire pour éviter un peu les branches d'arbres qui, malgré mes précautions, me souffletaient à chaque instant. En dépit de mes inclinations profondes, je crus plus d'une fois que le dos de ma lévite allait être emporté par les arbres à demi tombés sur le chemin, qui formaient des arcs de triomphe par trop modestes en élévation.

Mais ce qui rendit cette partie de mon voyage particulièrement pénible fut l'énorme quantité de troncs d'arbres gisant sur le sol et formant un obstacle qui, un jour, faillit m'être fatal. Le sentier était obstrué par trois ou quatre gros arbres tombés les uns près des autres, et il n'y avait pas à songer à les éviter en faisant un détour,

la forêt étant à cet endroit littéralement jonchée de troncs d'arbres presque à hauteur d'homme. Devant cet obstacle, mon cheval s'arrête et refuse d'avancer. J'essaye, en l'éperonnant sans pitié, de le faire enjamber ces arbres l'un après l'autre. Mais, excité par mes coups, il recule soudain, et, d'un bond terrible, il franchit l'obstacle et me lance sur un tronc d'arbre où je tombe lourdement. La blessure que cette chute m'occasionna, jointe à une indisposition continuelle causée par la mauvaise nourriture et l'eau de marais, la seule que nous eûmes à boire plus d'une fois, me rendit le reste du voyage très pénible. En outre, des bourbiers sans fond et les débris sans nombre d'énormes blocs de rochers s'ajoutaient très souvent aux troncs d'arbres pour faire souffrir cheval et cavalier, d'autant plus que mon guide avait hâte de revoir son pays, et, pour accélérer la marche, semblait ne voir ni bourbiers, ni pierres, ni troncs d'arbres.

Lorsque, chaque soir, nous pouvions trouver un endroit où nos chevaux eussent un peu à manger, nous campions sous quelque tremble ou sapin dont le feuillage nous servait de tente. Alors, mes trois compagnons, quoique non encore baptisés, ne manquaient pas de faire leur prière en commun et de chanter leurs cantiques, car pour eux les idées de prière et de chant sont corrélatives; l'une ne va pas sans l'autre. Je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvai lorsque, le premier soir, pendant que je récitais mon office à la lueur du feu de bivouac, je les entendis entonner leurs chants, que s'empressèrent de répéter les échos de la forêt. Combien de gens, me dis-je alors, ont été baptisés dans l'Eglise catholique et comblés des grâces dont elle est la dispensatrice, qui sont moins fidèles à remplir leurs devoirs de chrétiens que ces pauvres enfants des bois, qui ne voient

le prêtre qu'une fois par an et n'ont pas encore été régénérés par les eaux du baptême !

Le second jour, nous touchons à un lac qui est comme la tête d'une chaîne de neuf ou dix petits lacs de 3 ou 4 milles de longueur, reliés entre eux par une des branches de la rivière à l'eau noire (Nazko), qui prend sa source dans le premier. Nous la traversons sept ou huit fois sans pourtant, excepté le dernier jour, nous écarter de sa vallée.

La veille de notre arrivée, Pékèn, le chef qui me sert de guide, m'avertit que, dernièrement, deux de ses gens étaient venus à notre rencontre, mais que, ne nous trouvant point, ils étaient retournés au lac Tleuzkenz. Comme je lui demandais d'où il pouvait tenir ces informations, il me montra une branche d'arbre plantée dans la cendre du foyer, marquée de deux coches faites récemment et inclinée dans la direction du lac Tleuzkenz. J'admirai la simplicité du procédé, et me dis, à part moi, que, sous certains rapports, nos sauvages pouvaient encore en apprendre aux blancs.

Enfin, le vendredi 13 juillet, après un voyage de plus de 160 milles, nous touchons à l'extrémité du lac Tleuzkenz. Dès le matin, le chef a pris les devants ; il est allé annoncer à ses gens l'arrivée du *yakastabayiltik* (le parleur de Celui qui est en haut, le Prêtre). Bientôt je vois déboucher des massifs de saules qui bordent le lac deux cavaliers accourant bride abattue. Ce sont deux sauvages de la place qui s'empressent de venir me souhaiter la bienvenue. Bientôt un, puis deux, puis une dizaine leur succèdent les uns après les autres. Après une chaleureuse poignée de main et l'inévitable *klaraoyam !* (bonjour), ils vont se placer les uns derrière les autres et forment, dans l'étroit sentier, une procession d'une quinzaine de sauvages à cheval, à laquelle je préside. C'est escorté de ce

cortège que je fis mon entrée au village du lac Tleuzkenz.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, ce lac se trouve un peu au-delà du 53e degré de latitude nord. C'est une belle petite nappe d'eau en forme de fer à cheval renflé au centre, et dont les branches, effilées aux extrémités, peuvent avoir de 4 à 5 milles de longueur. Le climat en ce lieu est si rigoureux qu'on ne peut y récolter ni céréales d'aucune sorte, ni même de pommes de terre. Tous les soirs, pendant les dix jours que j'y séjournai, il fallait s'approcher d'un bon feu pour ne pas grelotter de froid plusieurs heures avant le coucher du soleil, et cela au mois de juillet. Les sauvages qui habitent les bords du lac ne sont guère plus d'une soixantaine, mais je les ai trouvés dans d'excellentes dispositions, et leur empressement à s'instruire des vérités de la foi et à conformer leur conduite aux enseignements du prêtre m'a paru former un contraste frappant avec la quasi-indifférence d'un bon nombre de Tchilkotines proprement dits. Evidemment, ils sentent leur isolement au milieu de la forêt et savent que le prêtre ne peut pas être au milieu d'eux aussi souvent qu'ils pourraient en avoir besoin.

Dès mon arrivée, je m'enquis des sauvages qu'on m'avait annoncés comme n'ayant pas encore vu le prêtre. Malheureusement, après m'avoir attendu deux mois, se trouvant à bout de provisions, ils avaient quitté la place depuis deux jours seulement. Mais Pékèn, le chef du lac Tleuzkenz, avait déjà dépêché un de ses gens pour faire revenir ceux qu'il pourrait rencontrer. Le lendemain soir, il était de retour avec deux familles qui s'étaient attardées à ramasser dans le bois des fruits et des racines et qui, en revenant pour me voir, firent tant de diligence qu'une petite fille se cassa la jambe. Ces sauvages méritent certainement qu'on fasse quelque chose pour eux. C'était la cinquième fois que leur bande venait

au lac Tlouzkenz pour profiter de la visite du prêtre, et chaque fois leurs espérances avaient été déçues. Aussi, sur leurs instances, j'ai promis que, l'année prochaine, je ne manquerais pas d'aller les voir.

Je commençai la mission dès que ces deux familles furent revenues au camp. Je dois dire tout d'abord que les exercices en furent suivis avec une scrupuleuse exactitude. A part deux individus qui parfois se permettaient de s'absenter pour des motifs plus ou moins plausibles, tout le monde, hommes, femmes et enfants, au premier son de la corne (les cloches sont encore inconnues dans toute l'étendue de ma paroisse), quittaient leurs tentes et venaient à l'église, qu'ils saluaient avant d'entrer par une inclination profonde, accompagnée d'un grand signe de croix. Leur ponctualité était d'autant plus méritoire que, ayant dépensé toutes leurs provisions dans un *tatœz-san-tsœkôrollih*, ou festin funèbre, qu'ils avaient fait selon leurs coutumes traditionnelles pour honorer le fils du chef décédé deux jours avant mon arrivée, ils étaient obligés de vivre au jour le jour de ce qu'ils pouvaient prendre dans le lac ou sur la lisière de la forêt. Leur église est bien misérable et devra bientôt faire place à une autre un peu moins indigne de l'Hôte auguste qu'elle est destinée à recevoir. Ils la bâtirent il y a cinq ans, après la première visite du prêtre, alors qu'ils étaient encore tout à fait novices en ce genre de construction. Les troncs d'arbres qui en forment les murs laissent entre eux un vide qui permettrait de passer le bras, et, la nuit, on pourrait sans peine apercevoir les étoiles par les trous du toit.

Matin et soir, tout le temps que dura la mission, je leur donnais une instruction sur un sujet dogmatique ou moral, et, vers le milieu du jour, je leur faisais un catéchisme qui durait ordinairement de deux à trois heures.

Le reste du temps était employé à faire mes exercices de piété et à répondre à leurs nombreuses questions. A chaque instant ils assiégeaient ma tente et m'accablaient de questions dont vous chercheriez en vain la solution dans les *Casus conscientiæ* de Gury. Il fallait leur dire quel péché commettait celui qui mangeait avant sa prière du matin, celui qui allait à l'église sans mocassins ; qui, le dimanche, cueillait des fruits sauvages lorsqu'il n'avait rien à manger, etc. Ces sauvages ont une peur terrible du diable, et chaque fois que, dans le cours de mes instructions, il m'arrivait de prononcer son nom, vieux et vieilles ne manquaient pas de se signer avec leur médaille.

Ils ont aussi un très grand désir du baptême, et la seule difficulté sérieuse qu'ils m'aient donnée fut occasionnée par mon refus de les baptiser sans les connaître suffisamment. Cette décision souleva une véritable tempête ; on me représenta que les prêtres qui m'avaient précédé au lac Tleuzkenz avaient toujours remis ainsi d'année en année, et à la fin ils n'étaient point revenus ; la même chose pouvait m'arriver ; en outre ils étaient bien misérables loin du prêtre et avaient grand'peur d'aller dans la terre du grand feu. Néanmoins, je fus inébranlable, et me contentai de leur promettre qu'à une prochaine visite je baptiserais ceux d'entre eux qui seraient assez instruits et qui, par leur bonne conduite, m'auraient donné des garanties suffisantes de la sincérité de leurs promesses. Ces sauvages récitent chaque jour le chapelet et sont très assidus à faire à l'église leurs prières du matin et du soir, et s'il arrive à l'un d'eux de commettre une faute publique, il en est puni par une sévère fustigation qu'il doit subir devant tout le monde. Ils ont aussi une coutume bizarre qui me parut bien touchante. Lorsque vous arrivez à leur camp, vous remar-

quez, éparpillées çà et là, sur les petites éminences qui dominent leur village, des espèces de petites chapelles bigarrées de rouge et de bleu et surmontées de plusieurs croix : ce sont leurs sépultures. C'est là que reposent ensemble les membres décédés d'une même famille. Plusieurs fois par semaine, au sortir de l'église, après la prière du matin, les parents et amis des défunts se rendent devant ces petites chapelles pour prier en commun pour leurs morts. Rien de pittoresque et de saisissant comme ces groupes d'humbles enfants de la forêt priant ensemble, sur ces tertres funèbres, un Dieu qu'ils connaissent à peine, et lui demandant de prendre en pitié ceux des leurs qui ne sont plus. Et ces sauvages, pour la plupart, ne sont pas encore baptisés !...

Ce n'est pas à dire cependant qu'ils soient déjà parfaits. Le *téyèn*, ou jongleur-médecin, a encore beaucoup d'influence sur eux en l'absence du prêtre, et ils sont loin de respecter les liens du mariage comme ils le devraient. Mais comme ils m'ont paru dociles à la voix du prêtre, j'ai tout lieu d'espérer que ces abus disparaîtront peu à peu.

Au cours de la mission, j'admis au catéchuménat les deux familles dont j'ai déjà parlé. Chacun fit son *rœnatsekwélnik* ou accusation publique de ses fautes, et le dernier jour je confessai les vieillards et les enfants qui étaient baptisés. De ce chef, j'entendis seize confessions, fis six baptêmes et bénis deux mariages. J'avais décidé que, eu égard à leur extrême pénurie, je ne prêcherais que cinq jours. A l'expiration de ce terme, ils me demandèrent de leur parler encore trois jours, ce que je fis sans me faire trop prier. Mais quand, au bout de ces huit jours de mission, ils voulurent encore me faire prolonger mon séjour au milieu d'eux, je leur répondis que je n'étais pas venu pour les faire mourir de faim, et,

pour trancher la question, je me mis à faire mes bagages.

Les adieux furent pénibles, on sentait qu'ils me voyaient partir avec peine, et j'avoue que les regrets étaient réciproques. Après mes dernières recommandations, tout le monde prit le chemin de la forêt, tandis qu'avec mon interprète et un autre Tchilkotine je me mettais en route pour rejoindre le R. P. Blanchet. Adieu donc, chers enfants des bois, que le bon Dieu vous protège et vous préserve de tout danger!

Comme il n'y avait pas une seule bouchée en réserve dans tout le camp lorsque nous le quittâmes, nous n'eûmes, en revenant, que ce que la poudre et le plomb purent nous procurer. Mais je dois dire que la bonne Providence veilla sur nous et, à l'exception du dernier jour où nous ne pûmes rien tirer, les lièvres et les poules sauvages avaient toujours soin de se faire tuer à point. Un jour même, je récitais mon chapelet en longeant la rivière à l'Eau-Noire, lorsque tout à coup j'entendis Thommie, mon interprète, me crier d'une voix comprimée : « Arrête! arrête! — Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je en me retournant. — Ne vois-tu pas... de l'autre côté de la rivière, un peu en arrière de ce tremble? » Je regarde dans la direction indiquée et j'aperçois un ours énorme se régalant paisiblement de racines qui poussent dans la vallée. Aussitôt Kwœlh, mon autre compagnon, inspecte ses armes et court vers l'ours en se cachant le mieux qu'il peut. Mais l'animal avait bon œil ; il aperçoit mon homme et s'enfuit majestueusement. Celui-ci se met à sa poursuite, et lorsqu'il croit le moment favorable, il lui envoie la charge de son fusil. Mais la distance était trop grande ; la balle, au dire du chasseur, ne fait qu'effleurer la peau de l'ours, qui nous dit adieu pour ne plus revenir.

Le lendemain, pendant que nous faisions sécher au feu du bivouac nos habits, qu'une pluie d'une demi-journée avait trempés jusqu'au dernier fil, j'aperçus un chevreuil qui venait se désaltérer au même cours d'eau. J'en avertis mes compagnons, mais ils ne se pressèrent pas assez, et, lorsqu'ils allèrent pour le tirer, il avait repris le chemin de la forêt.

Maintenant, mon révérend Père, ma plume commence à se sentir fatiguée, et votre attention doit l'être depuis longtemps. J'omets donc les divers autres incidents de la route et j'arrive de suite chez les Tchilkotines, au camp d'Anarèm, où j'avais laissé le P. BLANCHET, mon bon et courageux confrère. Je m'attendais à trouver là tous les sauvages de la place pour leur donner la mission et à voir les murs de l'église à peu près terminés (il y avait presque trois semaines que j'avais quitté le camp). En outre, comme je n'avais mangé depuis un jour que les restes desséchés d'une galette, je commençais à avoir faim.

Quel ne fut donc pas mon désappointement lorsque, en arrivant sur le plateau de la Mission, je ne trouvai que quelques chevaux sauvages errant en liberté et m'aperçus que l'église en était encore à sa base ! Où sont allés les sauvages? Qu'est devenu le P. BLANCHET ? Qu'est-il arrivé pendant mon absence? Et maintenant, où aller? Autant de questions qui se pressent dans mon esprit et demandent une solution. Cependant mon parti est bientôt pris. A 11 milles de là, réside un des deux blancs qui se sont établis dans la vallée : nous irons coucher chez lui; peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements. Aussitôt dit, aussitôt fait. A huit heures du soir, nous frappons à la porte de M. Tom Hans, et là j'apprends, par un billet laissé par le P. BLANCHET, que les sauvages ont quitté depuis bientôt deux semaines. « Lorsqu'ils ont appris l'arrivée du saumon, me dit-il, aucune

considération n'a pu les retenir. Ne pouvant rester seul, je suis retourné à Saint-Joseph. »

Cette nouvelle me contraria beaucoup; elle contrecarrait tous mes plans. Les sauvages à la pêche, il n'y avait pas à songer à bâtir leur église, au moins pour cette saison, et il m'était bien difficile, au milieu des préoccupations qu'elle occasionnerait, de leur faire suivre une mission en règle. Je ne pouvais cependant leur savoir mauvais gré d'avoir quitté la place. Le saumon ne remonte les rivières qu'à une époque déterminée et pendant un certain temps, et, pour le sauvage, le saumon c'est la récolte, c'est la richesse. S'il ne profite de son passage pour faire ses provisions, il lui faudra jeûner tout l'hiver et au delà.

Je me rendis donc à leur campement sur les bords du Fraser, où j'arrivai le surlendemain. Mais là, nouvelle déception. Plus de la moitié des sauvages d'Anarèm, et tous ceux d'une autre bande que j'espérais trouver réunis avec leurs chefs, étaient absents. Ils étaient allés, les uns à la chasse dans la forêt, les autres, en plus grand nombre, au fort Alexandre, soi-disant pour y faire la pêche du saumon, mais tout aussi vraisemblablement pour être à portée de se procurer du whisky, que les blancs de la place leur vendent sans scrupule. Comme je ne pouvais espérer les faire revenir avant plusieurs semaines, je dus me résigner à donner la mission à ceux qui restaient, cent vingt sauvages environ, y compris les gens de Tuzi, qui étaient presque tous avec leur chef.

L'endroit où nous étions campés étant une petite plaine absolument dépourvue d'arbres, nous dûmes, pour nous protéger un peu contre les ardeurs du soleil, former, avec de petits sapins arrachés à la forêt voisine, une haie en forme de fer à cheval qui nous servit d'église. Au fond, nous dressâmes, le mieux que nous pûmes, un autel

rustique sur lequel, chaque matin, la divine Victime voulut bien descendre et nous bénir.

Je n'ai pas besoin de dire que les exercices de la mission ne furent pas aussi bien suivis qu'au lac Tleuzkenz. Comme le saumon était rare cette année, les sauvages ne pouvaient le prendre que la nuit; et pendant le jour ils étaient plus disposés à se reposer sous la tente qu'à venir aux instructions. Je dois dire cependant qne bien peu de ceux qui se trouvaient dans notre campement ou dans son voisinage manquèrent aux exercices, et j'en pourrais citer plusieurs qui firent de réels sacrifices pour assister régulièrement aux instructions et catéchismes.

Je pensais qu'une fois la mission terminée j'irais visiter deux autres bandes de sauvages auxquels leur vie nomade et la nature de leur pays ont valu le nom de *Tchilkotines des Rochers*. Ils étaient alors campés au pied de hautes montagnes couvertes de neiges éternelles dont j'avais entrevu les blancs sommets en revenant du lac Tleuzkenz. Mais lorsque je voulus mettre mon dessein à exécution, je ne pus trouver ni guide, ni interprète. Ces sauvages, me disait-on, étaient très loin éparpillés de tous côtés dans la forêt; le sentier qui menait à leur pays était affreux, ou plutôt il n'y avait point de sentier; je serais très malheureux chez eux, vu qu'ils sont mauvais et ne vivent que de chasse, de racines et de graines sauvages, etc. Voyant que, malgré ces représentations, je persistais daus ma résolution, on finit par me dire que personne ne connaissait le chemin, ce que je suis loin de croire. Enfin on me fit observer que l'automne prochain, aux premières neiges, ils reviendraient tous dans la vallée de la Tchilkotine et qu'ainsi je pourrais facilement les voir et leur donner la mission. Cette dernière remarque me porta à ne pas insister davantage, et comme je ne pouvais plus rien faire pour eux, leur

pêche n'étant pas finie et devant être immédiatement suivie de leur chasse d'automne, je me décidai à retourner à la mission du lac William.

Je traversai donc de nouveau le Fraser, mais cette fois non sans danger : mon cheval faillit se noyer. Le lendemain, je montais une vallée parallèle à celle du lac William, arrosée par un charmant ruisseau qui serpente à demi caché sous la verdure de ses rives et auquel on a donné le nom pourtant peu poétique de Cheminée (*Chimney-Creek*). Puis, après avoir franchi la montagne qui sépare les deux vallées, j'arrivai à la mission Saint-Joseph après une absence d'un peu moins de six semaines.

Dans cette visite, je n'ai pu voir que trois camps, bien qu'il m'ait fallu faire presque 600 milles, soit 215 lieues environ.

Tel est, mon révérend et bien-aimé Père TATIN, l'exposé de mon travail chez les Tchilkotines depuis qu'ils m'ont été confiés. C'est bien peu de chose, assurément, mais j'espère que l'hiver prochain les circonstances me seront plus favorables. Mon récit a été long, trop long peut-être; mais j'ai confiance en votre indulgence, et puis il me semble trouver ma justification dans ces paroles de nos saints Livres auxquelles je faisais allusion en commençant : *Ex abundantia cordis os loquitur*.

Veuillez, mon révérend Père, prier pour moi et pour mes sauvages, et me croire toujours,

Votre très humble et très affectionné.

Adrien-G. MORICE, O. M. I.


